

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits, non insérés ne sont pas rendus

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'EXCELSIOR
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL - PARIS

LE VAINQUEUR DES TURCS



Nous avons annoncé, hier, la victoire complète que viennent de remporter sur les Turcs les vaillantes armées russes au Caucase. Celles-ci, qui sont commandées par le général comte Voroutzoff-Dachkoff, ont battu deux corps d'armée ennemis, dont un a été fait prisonnier tout entier, y compris le général en chef et trois généraux de division. De petits détachements turcs, qui ont réussi à se dégager, sont vigoureusement poursuivis et détruits.

La journée du 6 Janvier (157^e de la guerre)

Nos troupes ont progressé au nord-ouest de Reims. Nos gains à Steinbach ont été maintenus contre les attaques allemandes.

Les obsèques de Bruno Garibaldi ont été célébrées solennellement à Rome.

La victoire russe se complète, malgré les efforts désespérés des Turcs.

On considère comme imminente l'entrée des armées russes en Transylvanie.

La situation militaire

La nouvelle du jour, est une victoire des Russes dans le Caucase. Un corps d'armée a capitulé, et le reste n'en vaut guère mieux. On se demande vraiment ce que ces pauvres Turcs allaient faire de ce côté. La stratégie allemande les a lancés contre les montagnes du Caucase, comme demain elle les entraînera à travers les déserts du Sinaï.

Enver pacha et le général allemand Liman von Sanders, qui paraissent avoir été expulsés de Constantinople par la crainte d'une nouvelle révolution de palais, ont pu constater l'échec de leur politique. En résultera-t-il un retour de conscience à Constantinople ? Ce serait trop tard ; d'ailleurs, la Turquie a lié son sort à celui de l'Allemagne et elle est condamnée comme elle.

Tous les bulletins venant de Russie témoignent, d'ailleurs, que l'offensive allemande en est réduite aux expédients et qu'elle cherche plutôt à conserver les terrains acquis en Pologne qu'à reprendre des attaques qui lui ont coûté un prix fou. Mais la débâcle des Autrichiens s'accroît dans les Karpathes ; les Russes vont reparaitre devant Cracovie. Tout cela est de bon augure. Et mes lecteurs me rendront cette justice que je leur ai toujours prêché la confiance dans les Russes comme en nous-mêmes.

Cette confiance en nous-mêmes, elle ne se dément certes pas dans le pays. Le Parlement nous a donné récemment la preuve que l'union sacrée persistait. Je rendais, hier, hommage à la vaillance et à la patience de nos soldats, de ces héroïques *poilus* qui, depuis cinq mois, tiennent la campagne et qui sont devenus la forte armature de nos nouvelles levées.

Mais la guerre se prolonge. Des impatiences et des anxiétés se manifestent. Dans certains milieux bourgeois, l'on parle sournoisement de paix. Certes, on comprend toutes les douleurs, passées et à venir. Mais, devant la patrie qui souffre elle aussi, toutes les plaintes particulières doivent se taire. Les sacrifices individuels concourent à la victoire et sont la garantie des prospérités futures.

La très grande majorité des mères françaises est animée des sentiments qui conviennent en cette période d'héroïsme. A celles qui défaillent et qui ont le tort parfois de montrer leur nervosité, je communique la lettre suivante :

« Si vous saviez, général, comme je suis heureuse d'avoir mon mari, mon fils là-bas sur le front, combattant pour notre beau pays. Tous deux sont, l'un dans la Meuse, l'autre dans la Meurthe-et-Moselle. Ils me content leurs campagnes en tranchées sans rien me cacher. Je ne tremble pas, et je suis fière d'eux. Je regrette simplement de ne pas être mère de trois, quatre, cinq enfants, et même plus, pour offrir tous ces défenseurs à notre patrie. Je me dévoue comme je peux. Que j'aurais voulu, moi aussi, approcher du front ! Les circonstances ne me l'ont pas permis. »

Madame, la France vous salue !

Général X...

Du tabac pour les marins

Parmi les colis de Noël que nos lecteurs nous ont chargés de faire parvenir sur le front, nous avons prélevé une part proportionnelle pour nos fusiliers marins. Ces braves nous en ont remercié, tout en exprimant un seul regret, c'est que les colis, remplis de si bonnes choses, n'aient pas contenu quelques paquets de tabac...

Dès hier, Excelsior s'est empressé de satisfaire à leur désir. Mais si nos lecteurs veulent bien, eux aussi, leur procurer la joie de fumer une cigarette ou une pipe, nous offrons avec plaisir notre intermédiaire et nous transmettrons aux fusiliers marins les paquets de tabac qui leur seront destinés.

COMMUNIQUES OFFICIELS du Mercredi 6 Janvier

15 HEURES. — En Belgique, l'ennemi a prononcé, sans succès, deux attaques : dans la région des dunes et au sud-est de Saint-Georges. Sur le reste du front, au nord de la Lys, et de la Lys à l'Oise, il n'y a eu que des combats d'artillerie.

Dans la vallée de l'Aisne et dans le secteur de Reims, nos batteries ont pris l'avantage sur celles de l'ennemi qu'elles ont réduites au silence ; on signale, d'autre part, une progression de nos troupes d'une centaine de mètres au nord-ouest de Reims.

En Argonne, s'est déroulée une action très vive qui nous a permis de reprendre trois cents mètres de tranchées dans le bois de la Grurie, au point où s'était produit un léger fléchissement signalé précédemment.

De Bagatelle et de Fontaine-Madame sont parties deux violentes attaques allemandes à l'effectif d'un régiment chacune ; elles ont été repoussées.

Près du ravin de Courtechausse, nous avons fait sauter à la mine 800 mètres de tranchées allemandes, dont nous avons occupé la moitié.

De l'Argonne aux Vosges, le mauvais temps, la brume et la boue ont persisté. Il y a eu, sur différents points du front, d'assez vifs combats d'artillerie. Au bois Le Prêtre, près de Pont-à-Mousson, nous avons continué à gagner du terrain.

Dans la région de Thann, malgré une violente canonnade, nous avons maintenu nos gains de la veille, tant à Steinbach même que dans les tranchées au sud-ouest et au nord-ouest du village. L'ennemi a réussi à réoccuper une de ses anciennes tranchées sur le flanc est de la hauteur cote 425, dont le sommet demeure en notre possession.

23 HEURES. — Les seuls incidents notables qui ont été signalés sont : Au Nord, une assez vive canonnade dans la région de Zillebecke, le maintien de nos positions en Argonne et une légère progression de nos troupes dans le bois Shirtzbach, auprès d'Altkirch.

• DERNIÈRE HEURE •

Les obsèques à Rome de Bruno Garibaldi

ROME, 6 janvier (Dépêche particulière d'Excelsior). — Rome a fait à Bruno Garibaldi, mort au champ d'honneur, des obsèques dignes d'un tel héros et d'un tel nom. C'est la sœur de Bruno, Mlle Rosa Garibaldi, qui reçut de corps à son arrivée à la gare, à 8 h. 45.

Le cercueil était accompagné par deux frères du défunt, également dans l'armée française. Six garibaldiens l'enlevèrent du wagon et le transportèrent dans la chambre ardente, tendue de noir et décorée de plantes vertes ; on le recouvrit d'un drapeau italien et de l'uniforme du jeune officier.

Immédiatement, commença le défilé des délégations et des visiteurs ; des couronnes furent déposées dans la chapelle ardente, où des garibaldiens faisaient le service d'honneur. Des centaines de personnes passèrent devant la dépouille mortelle dans le plus profond recueillement.

Sur l'une de ces couronnes, on lit : « Souvenir d'un Belge ». On y voit également une carte avec les noms imprimés de la baronne Gansel et du général Ten-Vrayel ; et les mots suivants écrits à la main :

Au jeune homme très noble qui a donné sa vie pour le beau pays de France !

Signé : UN BELGE DE PASSAGE A MODANE.

Lorsque le cercueil fut placé dans la chambre ardente, M. Ravasini, ami de la famille, ramassa les fleurs qui avaient été déposées sur la bière et en fit un bouquet pour l'offrir, comme souvenir, à Mme Costanza Garibaldi, mère du défunt.

A 10 heures, l'affluence des visiteurs augmenta ; elle atteignit son maximum vers midi. On remarquait : MM. Ernesto Nathan, ancien maire de Rome ; le commandeur Ballori, le député Zegretti et une foule d'étrangers.

Dans les premières heures de l'après-midi, une foule énorme se presse aux abords de la gare et dans les rues où doit passer le char ramenant les restes de Bruno Garibaldi. Le temps est très beau.

A 2 h. 30, le corbillard de première classe arrive ; il est décoré du drapeau que les dames grecques ont offert aux Garibaldiens qui combattirent à Domokos. Huit Garibaldiens transportent à bras le cercueil jusqu'au corbillard et on y dépose la chemise rouge des Garibaldiens, des couronnes de la famille, celle de la municipalité de Rome et celle de l'ambassadeur de France. Le drapeau des vétérans garibaldiens qui forment la haie s'incline au moment où le cortège se met en marche.

Le cortège est précédé d'un peloton de gardes municipaux et de sapeurs-pompiers en grande tenue.

Suivent les étendards, où l'on remarque ceux des vétérans de Dijon et de Domokos. Derrière le cercueil, marchent M. Barrère, ambassadeur de France ; sir Rennell Rodd, ambassadeur de Grande-Bretagne ; MM. Coromilas, ministre de Grèce ; Michailovitch, ministre de Serbie, etc.

Des mesures d'ordre très rigoureuses avaient été prises par la police et les ambassades d'Alle-

magne, d'Autriche et de Turquie étaient gardées. Aucun incident ne s'est produit cependant. Arrivé au cimetière, le cortège s'est disloqué après un suprême adieu à la dépouille du petit-fils de Garibaldi.

Un télégramme du colonel Garibaldi

Le lieutenant-colonel Garibaldi a adressé à M. Millerand, ministre de la Guerre, le télégramme suivant :

Dans le deuil qui frappe ma famille, votre haute parole est un grand réconfort. Puisse ce sang ne pas être tombé en vain pour ma patrie et la vôtre.

Veillez exprimer, je vous prie, aux frères d'armes de l'armée française notre gratitude pour la part prise à notre deuil et dont vous avez voulu vous faire l'interprète.

Acceptez aussi l'expression de mon inaltérable dévouement à vous et à la grande cause commune.

GARIBALDI.

La défaite turque se précise

PÉTROGRAD, 6 janvier (Dépêche de l'Information). — La défaite de l'armée turque se précise. Ardahan est maintenant presque complètement cernée. Des combats désespérés sont livrés par les Turcs qui essayent de se rallier dans la région de la rivière Tcherock.

On déclare ici cependant que les débris de l'armée turque sont voués désormais à une destruction aussi inévitable que complète, leur unique ligne de retraite étant coupée par les neiges.

Une appréciation allemande

On lit dans la Gazette de Francfort, sous la signature de son correspondant de guerre :

Les Français sont d'une bravoure tout à fait remarquable. Leur instruction militaire est excellente, et si leur tir n'est pas réglé avec autant de soin que celui de l'infanterie allemande, il y a, cependant, dans chaque compagnie, une série de bons tireurs qui atteignent chaque but qu'ils découvrent dans les tranchées ennemies.

Cela nous oblige à une très grande prudence. Là surtout où nous nous sommes trouvés en face de chasseurs alpins, des hommes ont été fréquemment touchés à travers nos meurtrières.

Les Sénégalais sont également d'excellents tireurs et se battent, en général, très bien.

Quant à l'artillerie française, elle est remarquable et elle dispose en abondance de munitions qu'elle gaspille même en balayant de son feu de longues lignes de terrain quand elle les croit occupées par l'ennemi.

Le service de reconnaissances par aéroplanes est bon.

DIMANCHE PROCHAIN :

CE QU'ILS ONT FAIT DE BRUXELLES

20 PAGES DE TEXTE ET DE PHOTOGRAPHIES

NOS LEADERS

La culture française

Admirable lettre écrite par un industriel, ancien élève de l'École polytechnique, lieutenant de réserve dans un régiment du génie. Ce héros devait prendre part à une attaque dangereuse. Il devinait, il pressentait la mort. Comme il allait au-devant d'elle, il faisait ses adieux au monde. Et il écrivait : « J'espère que si je devais être tué, ma famille serait aussi heureuse que moi d'avoir pu contribuer dans la personne d'un des siens à la défense du pays. » Puis il concluait : « Vive la France et son précieux patrimoine intellectuel ! »

Vive la France ! Les soldats poussent ce beau cri lorsqu'ils tombent sur le champ de bataille. Mais comment ne pas exalter parmi tous les autres, ce soldat, ce bourgeois qui, mourant, songe à l'honneur, à la grandeur, à l'influence de notre pays dans l'univers, à ce qui résume, assure, contient tout cela, au patrimoine intellectuel de la France ! Quelle leçon magnifique pour ceux qui écrivent, qui lisent, qui se flattent de dissertar avec autorité sur notre passé et sur notre avenir ! Certains, parce qu'ils n'aimaient pas les tendances de la France contemporaine, parlaient volontiers de sa décadence littéraire. Le soldat qui meurt donne à ces malveillants, à ces pessimistes la réponse décisive, il s'écrie : « Vive la France et son précieux patrimoine intellectuel ! »

Prenons conscience de ce fait que notre patrimoine intellectuel est effectivement très précieux. Là, réside notre force pour les luttes morales ou sociales de demain ; là, notre puissance d'action sur les esprits et sur les cœurs ; là, notre prestige ; là, notre gloire.

La culture française est incomparable. Elle le fut, nul ne l'ignore. Elle l'est encore, que chacun le proclame !

Dans la dernière moitié même du dix-neuvième siècle, notre littérature n'a pas cessé de rayonner partout, et l'Allemagne subissait l'empire des lettres françaises. Nous ne le discernions pas, parce que nous étions enclins à nous dénigrer. Des étrangers proclamaient pourtant notre souveraineté sur les intelligences. Un Russe, Novicow, annonçait avec allégresse notre nouvelle hégémonie littéraire. Mais nous n'avons pas lu beaucoup le livre de Novicow, parce que nous étions particulièrement dédaigneux des œuvres où l'on célébrait notre génie national ; et nous faisons surtout fête aux ouvrages où l'on démontrait son déclin et où l'on prophétisait sa chute. Coupable défiance de nous-mêmes et de notre vertu littéraire !

Il a plus de foi, le héros qui meurt en criant : « Vive la France et son précieux patrimoine intellectuel ! » Il a plus de sagesse aussi, car il est bien vrai que notre patrimoine intellectuel fructifie toujours, et que nous sommes intellectuellement plus riches à mesure que nous devenons davantage prodigues de nos richesses.

La culture française a conservé les qualités essentielles qui propageaient autrefois sa bienfaisante domination. Ces qualités, il faut que nous les affirmions et que nous les affermissions encore.

Il faut que notre littérature soit de plus en plus sociable, de plus en plus sociale. Il faut qu'elle soit de plus en plus noble en étant de plus en plus utile. Il faut que, maintenant, comme au dix-huitième siècle, une fièvre de générosité fasse, au son de notre langue, frissonner le monde. Il faut que nous écrivions « pour tout ce qui a besoin d'être initié ». Il faut que nous devenions systématiquement, selon notre vocation héréditaire, les éducateurs des nations. Il faut que nous devenions systématiquement les médiateurs de la civilisation universelle des idées. Il faut que notre littérature soit le lien qui unisse les parties dispersées de la grande âme humaine. Il faut enfin, répétons-le obstinément avec tous les auteurs prévoyants, il faut que notre littérature devienne plus que jamais l'instrument de la solidarité intellectuelle et morale des peuples.

Travaillons. Et il ne sera pas vain le sacrifice du héros que doivent pieusement saluer tous les écrivains de France.

J. Ernest-Charles.

Lire DEMAIN :

Nos leaders : HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.

Notre page hebdomadaire : ARMÉE ET MARINE.

Échos

Le bon vieux temps.

Le monsieur âgé, mais qui porte encore beau, me dit, en frisant une moustache blanche et touffue :

— Cette époque me reporte à quarante-quatre ans en arrière, ce qui est loin de me rajeunir... Pendant l'autre guerre, je me trouvais dans ma petite ville natale et faisais naturellement partie de la garde nationale. Tous les jours, nous faisons l'exercice sur la place, l'après-midi. Après déjeuner, on se retrouvait au Cercle... Vers 2 heures, notre commandant — il ne tirait jamais à cinq, au bac — donnait le signal du départ.

» Sur la place, nous attendaient les gardes nationaux de la petite bourgeoisie ou qui exerçaient un métier mécanique, mais au commandement : « Garde à vous ! » notre alignement mêlait fraternellement toutes les classes de la société.

» Le commandant procédait lui-même à l'appel. Je ne puis songer à cette formalité militaire sans retrouver au fond de ma mémoire comme un sourire ému. Le commandant prenait sa liste et sa grosse voix : « Un tel... Un tel... » « Présent... sent... » Cependant, quand il reconnaissait le nom d'un camarade de cœdele, notre vieil ami adoucissait le timbre et souriait affablement : « Monsieur un tel... Monsieur un tel... »

Le monsieur âgé soupira :

— C'était le bon vieux temps de la garde nationale... Au fond, et entre nous, il ne faut pas trop le regretter.

L'introuvable euphémisme.

Au sujet de la remarquable tripotée que les Turcs viennent de recevoir de la part de l'armée du Caucase, le Daily Telegraph écrit froidement :

La Turquie paraît avoir subi dans le Caucase une défaite si sérieuse et décisive que même des experts dans l'art de manipuler les dépêches de Constantinople pourront difficilement transformer en victoire ce désastre absolu.

Voilà de l'humour britannique et du meilleur. Néanmoins, ne désespérons pas. Les Turcs n'ont encore pas dit leur dernier mot... sur le papier.

Ils ont changé de robe !

Les chevaux-vapeur ont mué ! Nos jaunes autobus sont devenus gris, d'un gris terne, indécis, qui peut être pris pour du vert. Mettons qu'ils sont devenus vert-de-gris. Nous en avons rencontré une troupe, hier, dans les rues parisiennes, où on ne les reconnaissait quasiment pas. Leur fronton ne mentionne plus les anciennes escales ; ils allaient, avec leurs fenêtres grillagées, comme d'anonymes garde-manger.

Pourtant, leurs flancs portent trois majuscules blanches : R. V. F. Ces trois lettres, qui signifient probablement « ravitaillement de vivres frais », éclairaient seules leur sombre uniforme, la tenue de guerre. Et leur conducteur ne donne plus l'accès de la plateforme qu'aux bœufs en quartiers ou aux moutons dépecés, qu'ils apportent fidèlement et rapidement aux tranchées.

Ils sont les modestes, mais les précieux, mais les indispensables ouvriers de la Victoire.

Tout est relatif.

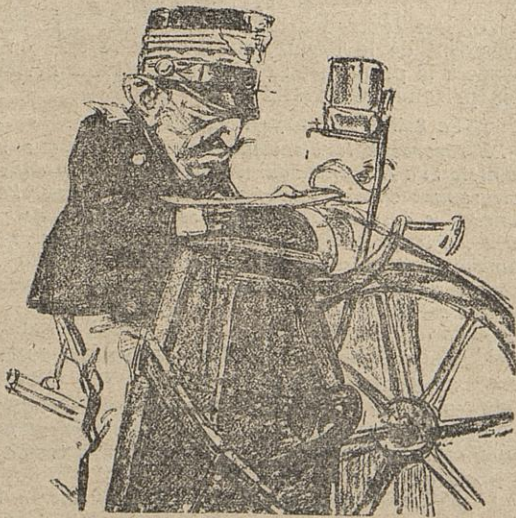
Les Boches ont mis à prix les six frères Garibaldi. Ils ont estimé que les petits-fils et fils des héros de l'autre guerre valaient, chacun, 50.000 francs.

C'est peu. Les Garibaldi, à ce jour, ne leur coûtent que 100.000 francs. Mais il pourraient leur coûter aussi la neutralité italienne.

Et les Boches trouveront que c'est beaucoup.

MICROMÉGAS.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



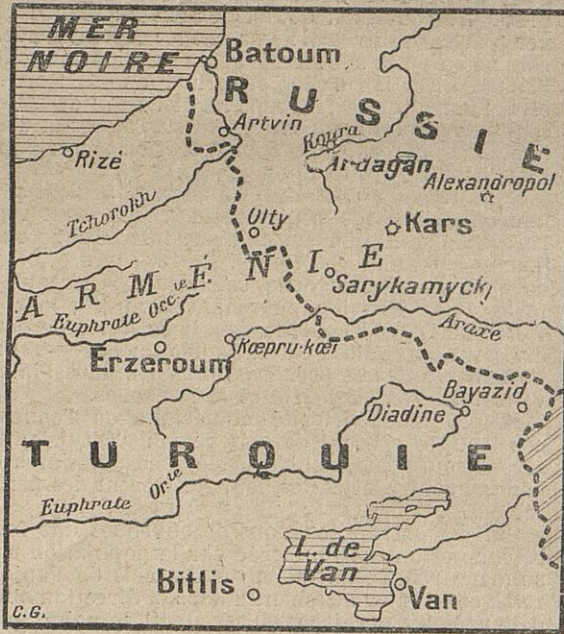
Reproduction de la couverture d'un nouveau journal satirique italien : « Il 420 ».

La victoire russe au Caucase

Le 9^e corps turc a été anéanti et son état-major fait prisonnier.

PÉTROGRAD, 6 janvier (Communiqué de l'état-major de l'armée du Caucase). — La défaite que nous avons infligée à l'armée ottomane dans la région de Sarykamysch est complète.

Le 9^e corps turc a été anéanti tout entier, nous avons fait prisonniers le commandant de ce corps, Iskhan pacha, les commandants des 17^e, 28^e et 29^e divisions, les deux lieutenants de ces généraux



avec leurs états-majors, plus de cent officiers et un grand nombre de soldats.

Les pertes turques en tués et blessés sont énormes.

Nous avons pris de nombreux canons et mitrailleuses, des munitions de guerre et des convois de ravitaillement.

Une compagnie d'un de nos glorieux régiments a capturé tout le haut commandement du 9^e corps. Nos troupes victorieuses poursuivent les restes du 10^e corps qui cherchent à se sauver par la fuite.

Pendant le combat qui a amené la prise d'Ar-dahan, un de nos régiments sibériens à cheval a chargé l'ennemi et sabré deux compagnies d'infanterie turque, tandis que sa 4^e solnia enlevait le drapeau du 8^e régiment d'infanterie de Constantinople. Les Turcs se replient en toute hâte d'Ar-dahan en fuyant dans différentes directions.

On ne signale aucun changement dans la situation sur les autres fronts.

Vaillants, mais inutiles efforts

PÉTROGRAD, 5 janvier. — Les Turcs ont fait, à Sarykamysch, de vaillants efforts pour éviter une défaite, mais ce fut en vain ; leurs arrière-gardes combattirent bravement et tinrent à Sarykamysch, avec une grande résolution, pour protéger par leurs opérations la retraite du gros des troupes ottomanes.

Lorsque leurs positions furent sérieusement menacées, elles exécutèrent plusieurs sorties désespérées à la baïonnette pendant que leurs blessés, à terre, continuaient de tirer.

Plusieurs des prisonniers turcs ont dû être fusillés pendant qu'ils essayaient de s'enfuir.

Selon une dépêche de Tiflis, les Turcs, en montrant une pareille résolution, avaient pour but de permettre à leurs troupes des régions d'Ar-dahan et d'Olti, de se retirer sans subir de trop grosses pertes ; mais les difficultés étaient énormes, les trains manquaient, tous les transports devaient être assurés à dos d'homme.

Il est à noter que la plus grande partie des trophées conquis à Sarykamysch étaient de fabrication allemande.

On a trouvé, sur plusieurs prisonniers, des paquets d'une poudre mystérieuse, qui, disent-ils,



IZZET PACHA

leur fut donnée par leurs officiers afin qu'ils ne périssent pas de froid et qu'ils ne dormissent pas trop longtemps.

Une partie du chemin de fer qui, entre Kars et Sarykamisch avait été détruite par les Turcs, est déjà réparée; les communications sont rétablies.

Izzet pacha serait prisonnier

PÉTROGRAD, 6 janvier (Dépêche de l'Information). — La Gazette de la Bourse publie un télégramme de Tiflis annonçant que Izzet pacha, ancien ministre de la Guerre de Turquie, a été fait prisonnier par les Russes.

Le bulletin de victoire

PÉTROGRAD, 6 janvier. — Communiqué de l'état-major de l'armée du Caucase. — A la fin de novembre, le gros de la troisième armée ottomane fut dirigé dans la région à l'est d'Erzeroum. Il était précédé de deux corps et avait sa réserve près d'Hassan-Kaia. Conformément au plan d'Enver pacha, cette troisième armée devait opérer comme suit : le 9^e et le 10^e corps devaient marcher dans la direction d'Olty et former une aile offensive, tandis que le 11^e corps reçut l'ordre de maintenir ses positions puissamment organisées et d'attirer vers lui, par une démonstration stratégique, l'attention de nos troupes.

Dans le cas où les troupes russes auraient pris une offensive vigoureuse, le 11^e corps avait reçu l'ordre de se replier sur la place forte d'Erzeroum pour y entraîner nos forces. Le 10^e corps ottoman devait avancer par deux colonnes : la première, forte d'une division, marchant vers Yde par la vallée de l'Olty-Tchai; la deuxième, forte de deux divisions, sur Adost par la vallée du Servy-Tchai. Le 9^e corps devait prendre l'offensive dans l'intervalle formé entre le 10^e et le 11^e corps.

Malgré la supériorité numérique de l'ennemi, nos troupes opérant dans la région d'Olty s'opposèrent courageusement à la poussée des Turcs et, par des contre-attaques, leur infligèrent des pertes sérieuses.

Sur ces entrefaites, nous découvrîmes une forte colonne ottomane renforcée par la population musulmane rebelle qui avançait des cols de Panjouretsk et de Jalagouzchamsk dans la direction d'Ardahan. Notre garnison, qui occupait ce point après des combats qui durèrent dix-sept jours, se replia alors un peu à l'est.

Ayant amené des renforts, nous avons attaqué, le 3 janvier, les forces turques concentrées à Ardahan et nous avons infligé une défaite complète à l'ennemi; nous lui avons enlevé le drapeau du 8^e régiment, qui appartient à la garnison de Constantinople.

Pendant le développement ultérieur de l'action, nous avons constaté que le gros des forces ottomanes, c'est-à-dire le 9^e et le 10^e corps, avait pris l'offensive contre Sarykamisch.

Ce mouvement, entrepris par des routes montagneuses ensevelies sous la neige et à travers des cols escarpés, fut effectué presque sans convois et sans artillerie de campagne, tandis que les troupes turques avaient été abondamment pourvues de munitions de guerre.

L'ennemi avait conçu cette opération, comptant avant tout se procurer un large appui de la part des musulmans indigènes, qui avaient été transformés préalablement en émissaires des Turcs.

Nos troupes ont eu pour tâche de paralyser le front de forces ennemies importantes et de constituer un barrage suffisamment résistant pour briser le 9^e et le 10^e corps ottomans.

Malgré les difficultés peu ordinaires et en dépit des rigueurs de l'hiver et de la nécessité de combattre dans des cols montagneux situés à une altitude de dix mille pieds et couverts de neige, nos vaillantes troupes du Caucase, après une bataille acharnée de dix jours, ont accompli brillamment la tâche exceptionnelle qui leur incombait : elles ont notamment repoussé les attaques menées frénétiquement par les Turcs sur le côté du front et, à Sarykamisch, elles ont enveloppé et anéanti deux corps turcs presque entiers, faisant prisonnier le reste d'un des corps, avec le général en chef et trois généraux de division, l'état-major, de nombreux officiers et des milliers de soldats; de plus, elles se sont emparées de canons, de mitrailleuses et de bêtes de somme.

La lutte très intense soutenue sur le front principal a nécessité naturellement un changement dans le groupement de nos forces dans une région d'une importance secondaire, afin de rapprocher certains de nos éléments de la frontière.

Il n'a pas encore été possible de préciser exactement nos prises de toute sorte, la poursuite de l'ennemi continuant à l'heure actuelle.

Il les "grignote"

On lit dans la Westminster Gazette :

Ne soyons pas si simples de nous imaginer que la circonspection avec laquelle sont rédigés les communiqués français signifie qu'aucun progrès n'est réalisé. Il est certain que la progression est lente, mais sur tout le front de la longue ligne de combat, le général Joffre accomplit ce qu'on pourrait appeler une « morsure perceptible ».

Constantin Garibaldi est tombé au cours d'une victorieuse attaque

En Argonne, près du ravin de Courtechaussée, là où nous avons fait sauter à la mine des tranchées allemandes, le régiment italien, commandé par le lieutenant-colonel Garibaldi, a vigoureusement attaqué dans la brèche ouverte par les explosions. Il a fait 120 prisonniers, dont 12 sous-officiers, pris une mitrailleuse et un caisson. L'adjutant-chef Constantin Garibaldi, frère du lieutenant-colonel, a été tué au cours de l'attaque (Officiel).

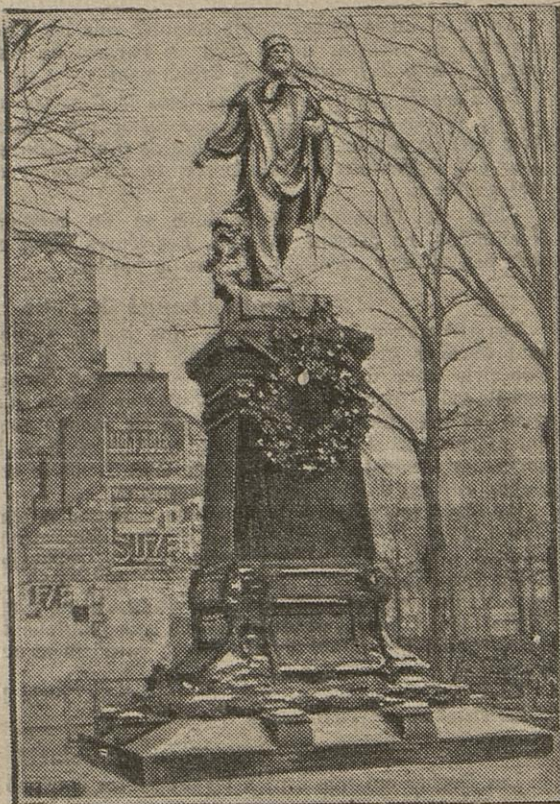
Condoléances du président de la République

Le Président de la République a adressé au général Ricciotti Garibaldi à Rome, le télégramme suivant :

« A peine ai-je reçu votre noble télégramme que j'apprends la mort glorieuse d'un autre de vos fils dans cette forêt d'Argonne où la légion italienne fait tous les jours preuve de bravoure et d'héroïsme. Recevez mes nouvelles et ardentes sympathies. »

RAYMOND POINCARÉ.

La statue en deuil



En témoignage d'admiration et de reconnaissance pour la mort glorieuse de Bruno Garibaldi, l'administration préfectorale a fait déposer une couronne sur la statue de Garibaldi, place Cambronne.

L'échange des prisonniers invalides

Réponses du président de la République et du tsar au pape

Voici le texte des télégrammes adressés par le président de la République et par le tsar en réponse à la proposition du pape relative à l'échange des prisonniers invalides :

Sa Sainteté le pape Benoît XV, Rome.

En réponse à la bienveillante proposition que Votre Sainteté m'a fait l'honneur de me transmettre dans son télégramme d'hier, je m'empresse de lui donner l'assurance que la France, fidèle à ses traditions de générosité, a toujours traité les prisonniers de guerre avec humanité, et qu'elle étudie les moyens d'échanger en totalité ceux qui seraient définitivement incapables au service militaire.

POINCARÉ.

Tsarkoïé-Séto, 5 janvier 1915.

Sa Sainteté Benoît XV, Rome.

Félicitant Sa Sainteté de sa généreuse initiative, j'adhère volontiers à sa proposition éminemment humanitaire d'échanger les prisonniers reconnus incapables de servir au service militaire.

Je profite de cette occasion pour renouveler à Votre Sainteté mes sentiments de haute estime et de sympathie.

NICOLAS.

Les crimes allemands à Aerschot et à Schaffen

Le gouvernement belge a communiqué hier officiellement à la presse le premier des sept rapports adressés jusqu'ici au ministre de la justice, M. Carton de Wiart, par la commission chargée de faire enquête sur les violations des règles du droit des gens, des lois et coutumes de la guerre commises par les Allemands en Belgique. Cette commission d'enquête est composée de M. Cooreman, ancien président de la Chambre, président; du comte Goblet d'Alviella, ministre d'Etat; de MM. Riehman, Strauss, Van Cutsem et Mortis, secrétaires. De ce rapport, nous nous bornerons à extraire les passages suivants : ils suffisent à édifier sur la conduite des hordes allemandes :

Les troupes allemandes ont pénétré dans Aerschot, ville de 8.000 habitants, le mercredi 19 août, dans la matinée. Aucune force belge ne s'y trouvait plus. Dès leur entrée, les Allemands ont incendié plusieurs maisons et, dans la rue du Marteau, fusillé cinq ou six habitants qu'ils avaient fait sortir de leurs demeures. Dans la soirée, prétextant qu'un officier supérieur allemand avait été tué sur la Grand-Place par le fils du bourgmestre, ou, suivant une autre version, qu'un complot contre le commandant supérieur avait été tramé par le bourgmestre et sa famille, les Allemands se sont emparés de tous les hommes qui se trouvaient à Aerschot; ils en ont de suite conduit une cinquantaine à quelque distance de la ville, les ont groupés par séries de quatre hommes et, les faisant successivement courir devant eux, les ont abattus à coups de feu et achevés à coups de baïonnette. Plus de quarante ont été ainsi massacrés.

Les troupes allemandes qui traversèrent les localités situées en-deçà d'Aerschot, se livrèrent aux mêmes horreurs. Elles tiraillaient sur les citoyens qui fuyaient, incendiaient et pillaient les habitations, tout cela sans provocation.

A Rotselaar, environ quinze maisons ont été incendiées. Un officier allemand, s'adressant à un habitant dont la maison brûlait, a voulu lui faire déclarer, en le menaçant de son revolver, que l'incendie avait été allumé par les Belges. Et comme cet habitant protestait, faisant remarquer que les Belges avaient quitté la région depuis la veille, cet officier déclara que si les Allemands avaient mis le feu, ce ne pouvait être que parce que les habitants avaient probablement tiré, ce qui, ici encore, est contredit par tous les témoins.

Là aussi, les troupes allemandes pillèrent tout ce qu'elles trouvèrent sur leur passage.

La commission n'a pu réunir jusqu'ici de témoignages d'habitants de Diest et de Tirlemont, villes qui ont été occupées les 18 et 19 août 1914 et avec lesquelles les communications sont coupées.

Mais un habitant de Schaffen, village voisin de Diest, a déclaré que les mêmes abominations ont été commises dans la localité et dans les communes limitrophes, Lummen et Molenstede. La région a entièrement été ravagée. Des troupes allemandes, à une heure de distance de Diest, avaient commencé leur œuvre de destruction le long de la chaussée de Diest à Beeringen, se dirigeant sur Diest, elles incendièrent tout ce qu'elles rencontrèrent sur leur passage, fermes, maisons, meules. Arrivés au village de Schaffen, les Allemands y mirent le feu, massacrant les rares personnes qu'ils trouvaient encore dans les maisons ou dans les rues.

Le témoin nous cite les noms et adresses de dix-huit personnes qu'il sait avoir été massacrées.

Parmi elles se trouvent :

L'épouse François Luyckx, âgée de quarante-trois ans, avec sa fille de douze ans, qui furent découvertes dans un égout et fusillées;

La fille du nommé Jean Ooyen, âgée de neuf ans, qui fut fusillée;

Le nommé André Willem, âgé de vingt-cinq ans, sacristain, qui fut lié à un arbre et brûlé vif;

Les nommés Lodts, Gustave, âgé de quarante ans, et Marken, Jean, âgé aussi de quarante ans, probablement enterrés vivants.

Le témoin a déclaré qu'il avait procédé lui-même à l'exhumation de ces deux derniers, qu'il a enterrés ensuite au cimetière de la commune.

Le nommé Beynders, Joseph, âgé de quarante ans, tué avec son petit neveu, âgé de dix ans.

Le village de Rethy, près de Turnhout, a été l'objet de dévastations et de fusillades, dans la journée du 22 août, par dix-sept cavaliers allemands qui avaient pénétré dans le village. Une jeune fille de quinze ans a été tuée par un coup de feu.

ALIMENTATION

La Maison Henri Nestlé, 16, rue du Parc-Royal, à Paris, tient à faire savoir au public que son Lait Concentré, marque "Nestlé" ou "La Laitière", est un produit essentiellement pur et naturel, ne contenant que du lait riche de toute sa crème et du sucre. Ayant gardé toutes ses qualités nutritives, il est un aliment de premier ordre pour enfants et adultes. Sa conservation est indéfinie.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

La Presse française et étrangère

L'alimentation de l'Allemagne

Sous ce titre, M. Charles Richet met au point dans le *Figaro*, la question du ravitaillement de l'Allemagne, sur laquelle il a été dit ou écrit bien des choses exagérées :

De fait, tout indique que, déjà, en janvier, la pénurie de blé est manifeste. Il faut attendre avec patience. Les quantités de céréales qui sont dans les magasins sont énormes encore et font illusion. La masse en est si imposante qu'on ne s'imagine pas qu'elle va s'épuiser ; mais elle s'épuise très vite : elle diminue de 200 millions de kilos par jour, et, à ce taux-là, la descente est rapide.

Toutes les précautions qu'on prend en Allemagne pour rationner le pain, imposer un maximum, mêler des pommes de terre et du son à la farine de blé, défendre de fabriquer des gâteaux, toutes ces mesures ne sont que des expédients enfantins, et qui ne trompent personne. Le moment approche où nos ennemis verront leurs greniers — si vastes encore et si remplis — se vider à vue d'œil, et alors il faudra se résigner à la paix que nous imposerons, et à celle-là seule.

Les alliés de demain

Ce sont les Roumains, qui, dès le début des hostilités, ont manifesté leurs ardent sympathies pour la Triple-Entente et dont le *Lyon Republicain* apprécie en ces termes la coopération :

L'entrée des Roumains sur le territoire austro-hongrois marquerait la fin de l'Empire si péniblement édifié par la maison des Habsbourg et maintenu par la ruse et la violence. Toutes ces Alsace-Lorraine : la Bohême, le Trentin, la Hongrie, la Bukovine, la Bosnie, etc., délivrées de la férule autrichienne, se réuniraient à leur véritable patrie, l'Italie, la Serbie, la Roumanie, ou se constitueraient en Etats indépendants ; Vienne régnerait sur les provinces allemandes. Ce serait l'aboutissement logique d'un état de choses qui n'a que trop longtemps duré.

La neutralité espagnole

Conclusion d'une « Lettre d'Espagne », publiée par le *Progrès de Lyon* :

Au fond, si l'Espagne officielle considère la neutralité comme une sorte de dogme dont le nom ne doit même pas être prononcé, les partis les plus sympathiques à la France reconnaissent en général cette neutralité comme une nécessité de l'heure. Les libéraux démocrates ont fait une déclaration solennelle dans ce sens et le développement actuel du conflit ne leur paraît pas impliquer un changement d'attitude.

L'artillerie allemande

On a beaucoup parlé des « marmites » allemandes, mais le public n'a qu'une idée assez confuse du nombre et du calibre des pièces que l'artillerie boche peut opposer à nos terribles 75 et à nos puissants rimailhos. On lit à ce propos dans la *Nature* :

L'artillerie de campagne des corps d'armée allemands comprend : 18 batteries de canons de 77 m/m (analogues à notre 75), soit 108 pièces ; 6 batteries d'obusiers légers de 10 cm. 5, soit 36 pièces ; et 4 batteries d'obusiers lourds de 15 cm., soit 16 pièces ; en tout 162 pièces à tir rapide.

Le canon de 77 m/m tire un projectile de 6 kg 850 avec une portée maximum de 8.000 m. ; l'obusier léger lance un projectile de 14 kg environ jusqu'à 6.000 m. ; c'est celui que nos troupiers ont baptisé *petite marmite* ; l'obusier lourd lance un projectile de 40 kg avec une portée maximum de 7.400 m. : c'est la *marmite*.

Mais à cette artillerie des corps d'armée vient encore se joindre une artillerie d'armée, dans la composition de laquelle peut entrer toute la gamme des pièces lourdes à tir rapide que possèdent les 23 1/2 régiments de l'artillerie à pied allemande, savoir :

Le canon de 105 mm, tirant un obus allongé de 18 kg renfermant une charge explosive de 2 kg 200 de nitro-cellulose et portant à plus de 10 kilomètres.

Le canon de 12 cm., tirant au delà de 13 kilomètres un projectile de 40 kg.

Le mortier de 21 cm., qui porte jusqu'à 9 kilomètres et lance un obus de 119 kg renfermant environ 15 kg d'explosifs.

Enfin, l'obusier Krupp de 28 cm., portant à 10 kilomètres et dont l'obus, pesant 340 kg, renferme environ 47 kg d'explosifs.

La version allemande

d'après le « Times »

Anglophobie

La haine farouche de Hambourg contre l'Angleterre s'est manifestée d'une manière particulièrement violente à la réunion annuelle des commerçants de la ville, la veille du Nouvel An. Après un long discours du président de la Chambre de Commerce sur la situation économique, on a adopté une résolution dont voici la partie essentielle :

Les commerçants de Hambourg ne déplorent pas des pertes d'argent à un moment où nos fils et nos frères donnent leur vie avec enthousiasme dans une lutte pour le salut de la patrie. Ayant consenti d'énormes sacrifices, nous ne devons pas terminer la guerre avant que tous les perturbateurs de la paix mondiale soient obligés à garantir à l'Allemagne victorieuse toute liberté pour le développement pacifique de ses forces nationales et économiques. Nous devons surtout humilier l'Angleterre, dont la conduite actuelle est une insulte, non seulement aux lois internationales, mais aussi à tout principe de morale et de chevalerie.

M. Max Schinckel a ensuite apostrophé violemment l'Angleterre. Après l'avoir gravement accusée de tous les crimes inventés par les journaux allemands, il continua :

Nous savons que ce sera encore l'Angleterre qui s'opposera de toutes ses forces à la signature d'une paix conforme à nos desirs. Ce n'est pas à nous de décider quel sera le moment pour conclure une telle paix, cette question devant être tranchée par la situation stratégique et par les autorités militaires. Mais nous voulons affirmer déjà que les commerçants de Hambourg ne le cèdent à personne en Allemagne dans le désir d'arriver à un règlement de compte définitif avec l'Angleterre et à un divorce complet avec cette nation. C'est à ce moment seulement que l'Allemagne aura les coudées franches pour l'expansion de ses forces nationales et économiques.

Un officier supérieur d'artillerie du *Gneisenau* écrivit à sa mère, après le succès remporté sur le *Good Hope* et le *Monmouth*, une lettre dont voici un extrait :

Ainsi que le montrent nos succès, notre tir a été satisfaisant, malgré des circonstances défavorables. Les Anglais ont mal tiré. Nous n'avons été atteints que quatre fois, et nos seules pertes se réduisent à un homme grièvement brûlé et à un autre légèrement blessé par un éclat d'obus. Le *Scharnhorst* n'a été atteint qu'une fois et n'a pas eu de pertes. Un projectile anglais a mis le feu à notre navire du côté de la poupe ; mais l'incendie a été rapidement maîtrisé. Nous sommes, naturellement, plus qu'heureux et fiers de ce résultat. Que dira Herr Churchill, lui qui annonça dernièrement que les croiseurs allemands seraient balayés de la surface des mers ?

Le célèbre compositeur et pianiste Eugen d'Albert a autorisé la publication d'une lettre écrite par lui de Munich, en 1884, dans laquelle il protestait contre l'application de « pianiste anglais » dont on l'accablait parce qu'il naquit en Angleterre :

Malheureusement, dit-il, j'ai étudié pendant quelque temps dans le pays du brouillard, mais, durant cette période, je n'ai rien appris, et si j'étais resté plus longtemps en Angleterre j'eusse été complètement ruiné. Je suis fermement convaincu que le système anglais d'enseigner la musique est tel que tout talent qui s'y fie doit sombrer. Je n'ai commencé à exister que depuis mon départ de cet horrible pays, et je ne vis que pour l'art véritable et glorieux de l'Allemagne.

La disette

On annonce qu'après des négociations qui, suivant la *Frankfurter Zeitung*, eurent lieu il y a quelques semaines, le gouvernement prussien a élaboré un nouveau plan pour la conservation et la distribution des approvisionnements de blé. Ce projet consiste en la fondation d'une société à responsabilité limitée, avec gros capital, ayant pour but d'acquiescer des stocks considérables de blé qui seraient mis en réserve jusqu'au milieu du mois de mai, sans qu'on pût en vendre avant cette époque. Les actionnaires en sont surtout de gros industriels, tandis que le conseil d'administration est composé de représentants de l'Etat et de grands seigneurs. La société jouit de pouvoirs d'expropriation. Ses bénéfices sont limités à 5 0/0 du capital, et tout surplus doit être affecté à des œuvres charitables, surtout au soulagement des soldats ou de leurs parents éprouvés par la guerre.

Le prétexte invoqué pour la création de cette étrange association est qu'il y aura des « mois critiques » avant la récolte de 1915, malgré la prétention que la moisson de 1914 répondra, avec économie, aux besoins de l'année. On notera que cette « période critique » est attendue déjà en mai prochain. Il n'est pas dit que le reste de l'empire va suivre l'exemple de la Prusse, ou que la Prusse a procédé à cette organisation pour tout l'empire. Les commentateurs de la presse semblent avoir été diétés jusqu'ici par le gouvernement, car la *Frankfurter Zeitung* et la *Kölnische Zeitung* publient des articles identiques. Reste à voir si le public sera plus impressionné par la société à responsabilité limitée que par la perspective de l'imminence des « mois critiques » pour l'approvisionnement en pain.

La Guerre anecdotique

La destruction du village d'Hebuterne

Un collaborateur du *Temps* a reçu d'un de ses amis, sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie territoriale, une lettre dont nous détachons les lignes suivantes :

... Il y a à la guerre des impressions bien tristes. Peut-être n'en existe-t-il pas de plus poignante que celle de retrouver en ruines le paisible village où quelques semaines plus tôt on reçut, dans les jours de souffrance, une réconfortante hospitalité. A plus forte raison lorsqu'on a assisté soi-même à l'œuvre de destruction.

Hebuterne est entre tous les villages du Pas-de-Calais un des plus jolis et des plus pittoresques. Nous y étions entrés le jeudi au milieu des acclamations de la population ; quatre jours après, le mardi suivant, maisons, habitants, femmes, enfants ne formaient plus qu'une horrible confusion de décombres carbonisés. Le village n'avait pas voulu se rendre ; les habitants avaient voulu le défendre ; les Allemands avaient tout détruit, tout brûlé ! En vain, car Hebuterne resta entre les mains françaises. Le récit de sa défense restera une des plus belles pages de cette guerre et la plus grande gloire des territoriaux bretons et vendéens. Des milliers d'obus avaient été lancés par les Allemands sur les maisons, dans des conditions telles que le village n'était plus qu'une ceinture de tranchées de tir autour d'un brasier colossal. A la lueur de l'incendie, un régiment de territoriale, aidé d'une seule compagnie d'active, repoussa, soixante-dix heures durant, c'est-à-dire pendant trois jours, les assauts répétés de quatre régiments de la garde prussienne. Les Allemands laissèrent sur place 850 morts, entre nos mains 250 prisonniers ; quant aux blessés, leur nombre atteignit plus de la moitié de l'effectif assiégé. De notre côté, en revanche, pas une maison du village n'était restée debout...

Graine de héros

Les Lectures pour tous conservent aux « Enfants héros » un article dont nous détachons l'anecdote suivante :

A quatorze ans, on n'a pas encore d'opinion bien précise sur les mérites respectifs des diverses armes. Vaut-il mieux être tringlot, fantassin, cavalier ? Cruel problème.

N'ayant pu le résoudre par le simple raisonnement, Albert Schuffrenkes décida, la guerre ayant été déclarée, de juger d'après son expérience personnelle.

Ce jeune Albert, parce que, sans doute, il était né d'un bûcheron et d'une bûcheronne, aimait — naturellement — à courir les bois. On avait songé tout d'abord à faire de lui un tisserand, mais il préférait sa forêt de Rougemont, qui dresse ses hautes futaies entre Vesoul et Montbéliard et dont il connaissait les moindres recoins. Or, un beau jour, il y rencontra le 42^e d'infanterie qui cherchait sa route. Il s'offrit à être son guide, et comme il restait encore sept frères dans la hutte paternelle, il décida tout à coup de tâter de l'infanterie. Il devint pioupiau, reçut le baptême du feu vers Altkirch, monta jusqu'à Mulhouse, puis, déclarant qu'on ne voyait plus assez de Prussiens, il suivit les artilleurs qui passaient.

Les artilleurs, comme les fantassins, l'accueillirent gentiment et le campèrent sur un cheval. Il était sans doute né cavalier, car il s'y tint aussi solidement qu'un élève de Saumur. Il assista pendant quelques jours à la chasse aux avions. Toujours le nez en l'air, à ne pas voir grand-chose, cela l'ennuyait. A Noailles, il rencontra le 3^e hussards ; le costume lui plut, il lâcha l'artillerie et depuis le petit cavalier s'est couvert de gloire : il a tué beaucoup de Prussiens, a pris à lui seul quatre chevaux, et son peloton est fier de lui. Il a résolu son problème : il restera hussard.

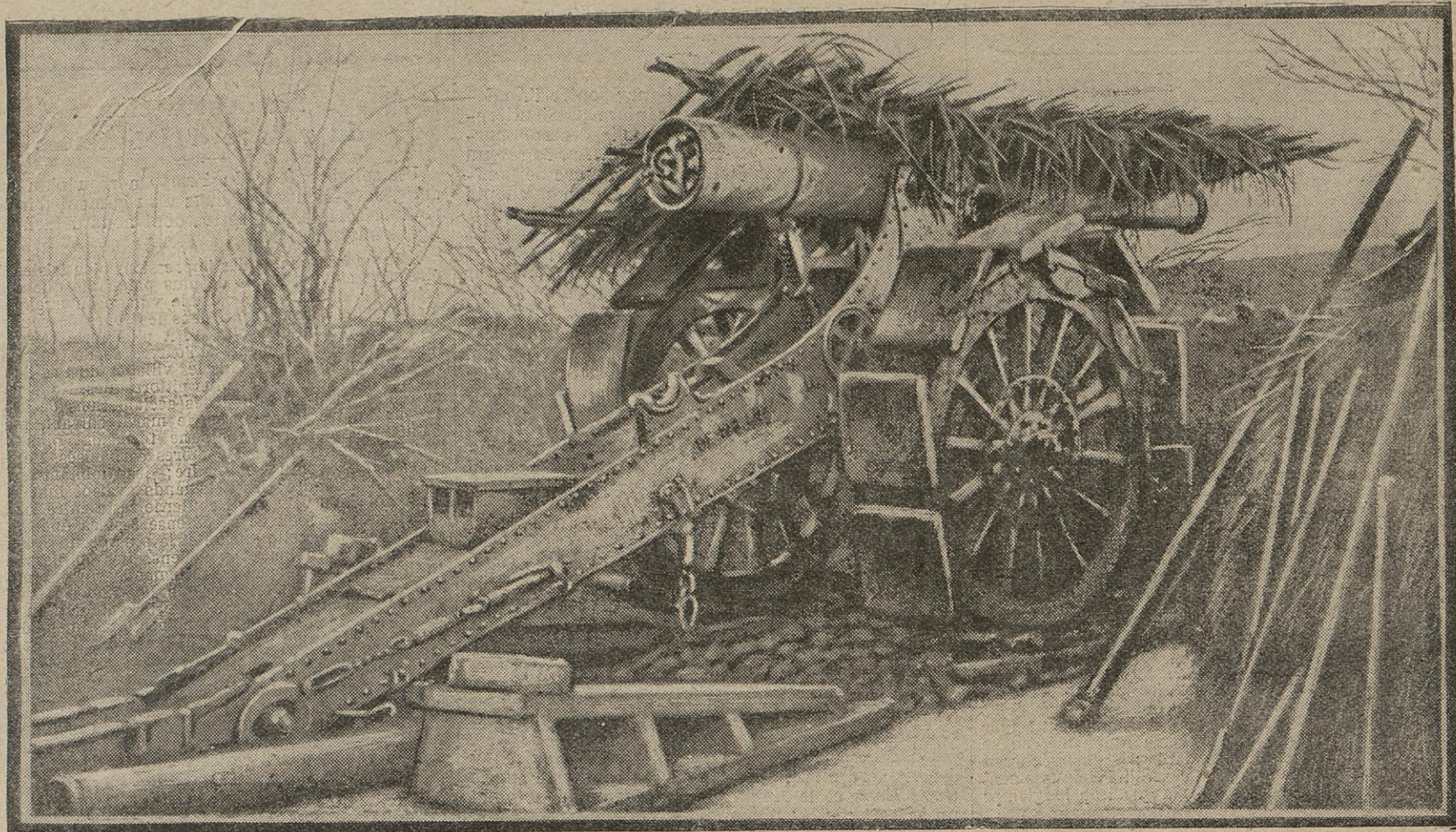
La mort d'un brave

Le commandant Fauvart-Bastoul, descendant d'une lignée de généraux dont le nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile, adresse à l'*Echo de Paris* un émouvant récit de la mort du lieutenant Louis Bastoul, qui défendit héroïquement la route de Paris, à la sortie de Senlis. Nous en détachons le passage final :

A ce moment il entend vers Senlis des clameurs, des cris de terreur folle. Comme chef, il veut se rendre compte ; la jumelle à la main, il s'avance en commandant : « Baïonnette au canon ! » Ce furent ses derniers mots au combat. Une balle, tirée de l'hôpital l'atteint au côté droit, à la hauteur du ceinturon. Il tombe en avant, en poussant un : « Oh ! » convulsif prolongé. Aussitôt, on voulut le transporter en arrière ; il prétendit qu'il irait bien seul, mais il était mortellement atteint, la balle avait traversé le foie. Le médecin, qui était de l'autre côté de la route, la traversa au milieu d'une grêle de balles, le prit dans ses bras et l'emmena en arrière.

Les clameurs et les cris de terreur qui avaient décidé Louis à se porter en avant étaient poussés par un groupe de femmes, d'enfants, de civils, que les Allemands avaient saisis dans Senlis et poussaient devant eux pour paralyser notre tir. C'est la cause de la blessure de Louis. Le médecin fit venir une civière, y étendit Louis, et à ce moment le général C... rejoignit Louis et le reconnut. Louis lui dit : « Je sais que je suis perdu. Vous direz à mes parents que je suis mort en brave... »

Notre 120 long dans les tranchées



Sur tous les points du front, notre artillerie lourde est maintenant, pour le moins, égale à celle de l'ennemi. De la Lys à Belfort, c'est une infranchissable barrière d'acier : amenées dans les retranchements, nos pièces de 120 long, habilement dissimulées, font de la bonne besogne et réduisent souvent au silence les batteries allemandes.

Une distribution de croix de fer



Le kaiser distribue à profusion les croix de fer. Cette décoration, en Allemagne, récompense les soldats qui font preuve des plus grandes qualités militaires. Actuellement, elle est surtout décernée à ceux qui se conduisent héroïquement devant l'ennemi. On dit même que très souvent elle est accordée à titre d'encouragement.

Un convoi autrichien pendant la retraite



L'occupation de la Hongrie par les Russes assure la sécurité de leurs armées de l'arrière, particulièrement importantes dans cette région. D'autre part, les Autrichiens, menacés à l'extrémité de leur aile droite, ne peuvent plus poursuivre comme ils le voudraient leurs opérations dans les Karpathes, couvertes de forêts, et beaucoup de leurs troupes battent en retraite.

La reine Wilhelmine inspecte ses troupes



Accompagnée du chef d'état-major de son armée, la reine Wilhelmine vient d'aller inspecter les troupes qui sont actuellement sur la frontière belge. Sa Majesté a félicité à plusieurs reprises les chefs des régiments qu'elle a visités et s'est montrée enchantée de la bonne tenue des soldats de toutes armes.

L'entrée des Russes en Transylvanie est imminente

LONDRES, 6 janvier (Dépêche de l'Information). — *Le Daily Telegraph annonce que la marche des armées russes en Bukovine se poursuit rapidement et que leur entrée en Transylvanie est imminente.*

Graves révoltes en Transylvanie

GENÈVE, 6 janvier (Dépêche particulière d'Excelsior). — *La Tribune de Genève publie un intéressant article sur la situation en Transylvanie.*

Après la victoire des Russes en Bukovine, les Roumains blessés furent renvoyés dans leurs foyers. On apprit ainsi par eux que des Roumains avaient été fusillés par ordre du commandant, à la suite de dissensions entre Roumains et Hongrois.

Le 5 décembre, une circulaire du gouverneur, le comte de Bethlon, a ordonné de procéder au nouveau recensement extraordinaire; cet appel est resté vain; les Roumains de Transylvanie refusèrent d'obéir.

Le gouverneur ordonna alors d'arrêter tout sujet ayant accompli sa vingtième année et ayant refusé de se présenter devant le conseil de recrutement.

Cinq jours se sont écoulés depuis cet ordre; les arrestations furent plus ou moins violentes et provoquèrent parfois de véritables batailles entre soldats et civils. Dans un village près de Brasso, sous le commandement d'un capitaine de gendarmerie, on enrôlait les habitants. Un vieux Roumain, ancien maire du village et vénéré de toute la population roumaine, voyant ses enfants maltraités par les gendarmes, tua net avec sa carabine un sergent. Les autres gendarmes se jetèrent sur le vieillard. Tout à coup, un coup de feu partit de derrière un arbre et un gendarme tomba. Ce coup de feu fut suivi d'un second, d'un troisième, et, à la fin, tout le village fut aux prises avec les gendarmes et les soldats. La population réussit à dégager les enrôlés, qui, à leur tour, pourchassèrent les enrôleurs. Partout où ils passèrent, la foule grandissait de plus en plus. Le gouverneur demanda des renforts qui ne tardèrent pas à arriver. Après qu'on eut fusillé plusieurs habitants, le calme sembla renaître.

Mais le même soulèvement s'est propagé aux autres villages, où la population s'est armée et, à l'heure actuelle, elle combat les forces militaires. Si les autorités ne réussissent pas à avoir raison des mutins, on peut s'attendre à de graves événements. En effet, le retour des blessés, les listes de morts, la misère, les mauvais traitements contribuent à augmenter les troubles depuis que l'état des esprits de la Roumanie est connu.

"Si nous avions un Joffre!..."

Le *Telegraaf*, d'Amsterdam, publie les impressions d'un Hollandais qui, visitant récemment la Belgique, entendit un jeune officier allemand s'exprimer en termes fort élogieux sur le général Joffre :

« Si l'armée allemande, affirmait-il, avait un Joffre, les alliés seraient battus depuis longtemps. »

Du reste, les officiers parlent généralement avec un certain dédain du haut commandement de leurs armées, sauf de von Hindenburg, qu'ils portent aux nues. Ils ont la mauvaise habitude de rejeter entièrement sur les chefs les raisons d'un succès ou d'un insuccès.

Un duel entre deux trains blindés

LONDRES, 6 janvier (Dépêche Havas). — *Le Daily Mail publie le récit saisissant d'un duel entre deux trains blindés anglais et allemand, près de Dixmude.*

Le train allemand, remorqué par deux locomotives, commença à bombarder, par-dessus les inondations, la position des alliés à l'ouest de Dixmude. Le train anglais arriva rapidement sur une ligne convergente et un duel s'engagea, qui dura pendant une heure, les deux trains exécutant des manœuvres en arrière et en avant, afin d'éviter les obus de leur adversaire. Finalement, un obus anglais frappa par le milieu le train allemand, qui fut mis en pièces.

Il fallut deux jours pour dégager la voie de l'amas des débris.

Il y eut plusieurs tués à bord du train allemand, personne ne fut atteint dans le train anglais.

Cinq mois de guerre

La documentation illustrée la plus complète sur la guerre est fournie par la collection d'« Excelsior ».

Cette collection, du 1^{er} septembre au 31 décembre, complétée par trois numéros spéciaux remplaçant les exemplaires épuisés des mois de juillet et d'août, est envoyée franco contre mandat de 10 francs.

L'expédition se fera vers le 15 janvier.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

L'assemblée générale extraordinaire du *Cercle artistique et littéraire* s'est réunie à la date du 4 janvier et a adopté, à l'unanimité, l'ordre du jour aux termes duquel pourront être admis à titre de membres du Cercle, sans cotisation et sans droit d'entrée, pour la durée de la guerre et dans un but essentiellement patriotique, les personnes appartenant aux principaux cercles des régions envahies ou des pays alliés, après adhésion de leur part aux règlements du Cercle et examen de leurs candidatures par le bureau du comité.

Le comité du *Traveller's Club* a décidé que les membres de ce cercle appartenant aux nations en guerre avec la France et ses alliés cessaient de faire partie du cercle à dater du 1^{er} janvier 1915.

M. *Reboul-Lachaux* (Jacques-Altar en littérature) est médecin principal de première classe au centre hospitalier de Châlons-sur-Marne.

NAISSANCES

Mme *Pierre de Langlé de Cary* a mis au monde une fille qui a reçu le prénom de Nicole.

Mme *Roger Hedde*, femme du capitaine au 39^e d'infanterie, a donné le jour, à Angoulême, à un fils qui a été appelé Michel.

Mme *Guy Fallois*, née Mireille Rey, a mis au monde, le 1^{er} janvier, un fils qui a reçu le prénom de son père, tombé au champ d'honneur, à la bataille de la Marne.

Mme *Henri de Charmasse*, née de Maussion, est mère, au château de Piné (Sarthe), d'un fils appelé Bernard.

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

De Mme *Henri d'Andiran*, née Birekel, décédée 5, avenue de Villiers. Les obsèques auront lieu demain vendredi, à 3 heures, en l'église du Saint-Esprit, 5, rue Roquépine. Il ne sera pas envoyé d'invitations; la famille prie de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

De M. *Alexandre Moret*, négociant, frère de M. E. Moret, directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas;

De Mme *Gustave Muhlbacher*, dont les obsèques ont eu lieu lundi, dans la plus stricte intimité;

De M. *Henri de Pierrebouge*, décédé subitement à Cannes. Il était le fils du baron et de la baronne Aimery de Pierrebouge et le frère de la comtesse de Lauris;

De *baron Georges de La Marque*, ancien capitaine des mobiles en 1870, décédé au château de Labaron, à l'âge de soixante-quatre ans;

De Mme *de Waubert de Genlis*, décédée en son domicile de la rue Léonce-Reynaud. Elle était la veuve du général de Waubert de Genlis, aide de camp de Napoléon, et laisse deux fils: le chef d'escadrons Paul de Waubert et M. Henri de Waubert, ancien officier de cavalerie; une fille, décédée, femme du général Guioth;

De la comtesse *de Bourjolly*, veuve du commandant comte de Bourjolly, décédée lundi chez ses enfants, le baron et la baronne Grouvel;

De M. *Amédée de Bouffier*, décédé le 1^{er} janvier 1915, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, en son château de La Gardette.

DANS LA MARINE

Légion d'honneur et médaille militaire

Sont inscrits au tableau spécial pour le grade de *chevalier de la Légion d'honneur*, pour prendre rang du 3 décembre 1914, les officiers dont les noms suivent :

MM. *Donval*, médecin de 1^{re} classe à l'ambulance n° 1 de la brigade des fusiliers marins; *Degroote*, médecin de 1^{re} classe de réserve à l'ambulance n° 2 de la brigade des fusiliers marins; *Le Doze*, officier d'administration de 1^{re} classe du commissariat et de santé.

Sont inscrits au tableau spécial de la *médaille militaire*, pour prendre rang du 22 octobre 1914, les marins dont les noms suivent :

Cozic (Jean-Marie-René), quartier-maître de timonerie, et *Galloch*, matelot canonnière. (Ont fait preuve de beaucoup d'énergie et de courage au cours de l'attaque du *Mousquet* par le croiseur allemand *Emden*.)

Mouvement dans la Police

Par arrêté en date de ce jour, de M. le préfet de police, ayant effet à dater du 16 janvier 1915 :

M. *Tanguy*, commissaire de police adjoint au commissaire divisionnaire pour le service de sûreté (9^e district), est attaché au premier district en remplacement de M. *Debeury*, nommé commissaire de police officier de paix adjoint au commissaire divisionnaire du 3^e district.

M. *Poggi*, secrétaire du commissariat de police du quartier du Père-Lachaise (nommé commissaire de police de la Ville de Paris par décret du 29 décembre 1914), est nommé commissaire de police adjoint au commissaire divisionnaire pour le service de sûreté (9^e district).

M. *Bobot*, secrétaire à l'inspection générale des services (nommé commissaire de police de la Ville de Paris par décret du 29 décembre 1914), est nommé commissaire de police adjoint au commissaire divisionnaire pour le service de sûreté (6^e district).

Nouvelles diverses

PARIS. — **Accident mortel.** — Hier matin, vers 10 heures, en face du numéro 39, du boulevard de Clichy, Mme *Jagny*, cinquante ans, demeurant 5, rue Germain-Pilon, a été renversée par un tramway et est morte tandis qu'on la transportait à l'hôpital.

Cheval emporté. — Vers midi, à l'entrée de l'avenue des Champs-Élysées, le gardien de la paix *François Pèvre* a été grièvement blessé en voulant arrêter un cheval emballé.

Il a été reconduit en voiture à son domicile.

Une affaire mystérieuse. — Après s'être absentée de son domicile durant toute la nuit dernière, Mme *Girardon*, âgée de trente-cinq ans, demeurant 17, rue Godofroy, est rentrée hier matin à son domicile. Elle était grièvement blessée de trois balles dans la tête.

Transportée à l'hôpital de la Pitié, la victime s'est refusée à répondre aux questions qui lui furent posées par le commissaire de police.

TRIBUNAUX

Un facteur indélicat. — Devant la cour d'assises de la Seine comparait hier, le facteur des postes *Joseph Lhopital*, qui, le 24 mars dernier, avait détourné un pli cacheté, adressé à M. *Chareau*, à Montereau (Seine-et-Marne) et contenant quatre obligations de 500 francs.

Lhopital, qui a fait quinze ans de service militaire et qui devait être mobilisé le 4 novembre dernier, a bénéficié des circonstances atténuantes et n'a été condamné qu'à trois ans de prison avec sursis.

LES SPORTS

Comités d'Éducation physique

La conférence de samedi soir

Le comité d'Éducation physique, qui poursuit avec le plus grand succès sa marche en avant, a eu l'excellente idée d'ajouter à sa propagande l'arme puissante de la conférence.

La première conférence qu'il donnera aura lieu samedi prochain, 9 janvier, à 8 heures, à la mairie Drouot, gracieusement mise à la disposition du comité de 8 à 9 heures. Le sujet en sera naturellement: « De l'Éducation physique en France », et le conférencier sera le docteur *Bellin du Coteau*, l'athlète bien connu, membre du comité d'Éducation physique.

L'entrée sera gratuite et aucune quête d'aucune sorte ne sera faite. Nous engageons à y assister tous ceux que la question de l'éducation physique intéresse. Nous ajouterons que les parents, tout comme les enfants, ont intérêt à assister à cette conférence.

AERONAUTIQUE

A l'Ac. G. F. — **Homologations.** — La commission sportive de l'Aéro Club de France a homologué, à la date du 3 janvier 1915, les résultats du Grand Prix de l'Ac. G. F., disputé le 19 juillet dernier au jardin des Tuileries.

Les prix sont attribués de la façon suivante :

1^{er} prix : 2.000 francs, objet d'art offert par le ministre de l'Instruction publique, diplôme de l'Aéro Club de France, à M. *René Rumpelmayer* (Ac.C.F.);

2^e prix : 1.000 francs, objet d'art offert par le ministre des Travaux publics, à M. *Ernest Demuyter* (Aéro Club de Belgique);

3^e prix : 750 francs, médaille de vermeil offerte par le Touring Club de France, à M. *Gérard* (Aéro Club de Belgique);

4^e prix : 600 francs, médaille offerte par le Syndicat des Journaux et Publications périodiques, à M. *Emile Dubonnet* (Ac.C.F.);

5^e prix : 400 francs, à M. *Jules Dubois* (Aéro Club de Touraine);

6^e prix : 250 francs, à M. *Halben* (D.L.V.).

L'objet d'art offert par le préfet de la Seine à M. *René Rumpelmayer* (Ac.C.F.).

Un geste heureux

M. *Lévêque*, propriétaire à Saint-Denis, vient de faire savoir à ses locataires qu'il leur sera accordée une remise de 50 0/0 à tous ses locataires mobilisés, et une remise de 25 0/0 à ses locataires non mobilisés.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

Les envois de nos lecteurs

Nous avons reçu 5 francs d'un lecteur anonyme pour les soldats blessés.

La pêche fluviale en 1915

(Plus heureux que les disciples de saint Hubert, les fervents de la pêche à la ligne pourront, même pendant la guerre, se livrer à leur sport favori.)

Le préfet de la Seine vient en effet de prendre un arrêté réglementant pour les Parisiens l'exercice du droit de pêche pendant l'année 1915. Aux termes de cet arrêté, la pêche de tout poisson, y compris l'écrevisse, sera interdite du lundi 17 avril au samedi 19 juin inclusivement. Pendant cette période, la vente et le colportage du poisson de rivière seront interdits.

Un régime spécial a été établi pour certaines catégories de poissons dont la pêche et par conséquent la vente sont interdites aux époques ci-après indiquées : le saumon, du 1^{er} au 10 janvier et du 30 septembre au 31 décembre; la truite et l'ombre-chevalier, du 1^{er} au 31 janvier et du 20 octobre au 31 décembre.

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants.

Il convient aux Convalescents, Vieillards,
Femmes, Enfants, et toutes personnes
débiles et délicates.

VIAL Frères, Pharmaciens, LYON

Echos de Belgique

La Belgique en France

A la frontière

— Quelle distance encore ?
— Cinquante kilomètres.

Dans une heure nous serons au pays. La sentinelle qui nous a répondu, après avoir examiné nos papiers, avance la tête pour nous les rendre. A son petit bonnet rond nous reconnaissons un grenadier belge. Première impression du retour ! A mesure que nous avançons sur la belle route droite qui joint Calais à la frontière, à travers les terres basses, les postes se multiplieront où, à l'entrée de cantonnements communs, fraterniseront les territoriaux français et nos soldats des services d'arrière. Nous ne sommes pas loin de nos lignes. Le pays lui-même en s'infléchissant vers le Nord prendra un aspect si flamand et si familier que plusieurs fois nous nous demanderons : y sommes-nous déjà ?

Le soir tombe en fine grisaille. La pluie a cessé. Les arbres en fuite le long du chemin ne sont plus que pâles fantômes. Bientôt ils s'effacent tout à fait et l'on ne voit plus dans la brusque clarté des phares que leurs troncs noirs qui apparaissent une seconde et disparaissent. Nous ne verrons pas tout à l'heure le visage du pays changer ; nous ne pourrons pas d'un coup d'œil, nous arrêtant à son seuil, embrasser le cher horizon. Rien de matériel ne nous marquera le passage... Qu'importe ! Au fond de nos âmes quelque chose palpitera, une émotion secrète nous étreindra ; et, sans rien voir, sans rien entendre, nous saurons qu'enfin nous y sommes.

Nocturne.

C'est dans la nuit que nous sommes rentrés au pays. Une panne providentielle nous arrêta à quelque cent mètres du poteau-frontière. Je courus d'une traite jusqu'à lui. Minute sacrée où le pas de l'exilé touche à nouveau le sol aimé ! L'on sait bien que derrière soi on a la France accueillante et si chère, l'admirable pays de la bonté, la seconde patrie de tous ceux qui souffrent, et qu'à son foyer on ne s'est jamais senti seul. Pourtant, quelque chose vous manquait hier, qui vous enveloppe à cette heure, et le vent qui vient à votre rencontre, presque tiède dans cet hiver triste, semble vous apporter un baiser.

La lune n'est point visible. Mais, derrière les nuages, elle règne dans un mystère. Sa pâle clarté transparait à travers la brume diaphane qui flotte très haut. On dirait que le paysage obscur est allégé par un rêve ; il semble irréel dans sa douceur. Cependant c'est bien lui que mes yeux d'enfant et mes yeux d'homme ont si souvent regardé, à de moins émouvants retours. Ces arbres sont mes amis, ces champs qui s'approfondissent, combien de fois j'y suis passé ! Cette route blanche au bord du canal, toute ma jeunesse m'y retrouve, et des maisons ici tout près, là-bas plus loin, se silhouettent vaguement, éclairées d'une humble lumière, dont je connais depuis toujours les habitants calmes et bons. Et comme il en est ainsi aussi loin que porte ma vue, ma pensée prolonge mon regard vers tout ce pays invisible, souffrant et béni, avec lequel en cet instant je communie.

Rien qu'autour de nous, quels sujets d'émotion ! Des détonations sourdes se mêlent au lointain en un murmure ininterrompu. Il nous rappelle que si nous poursuivions pendant quelques lieues cette route silencieuse, nous rencontrerions l'inexorable ligne de fer et de feu. Nous sommes au bord d'une terre menacée et qui résiste éperdument, dernière réserve d'une nation qui ne périra point. Là-bas, depuis deux mois, l'ennemi s'acharne, flue et reflue avec la fureur — et avec l'impuissance du flot. Pareil à la mer que nous entendons chanter dans la nuit, à notre gauche, son assaut toujours recommence et toujours échoue. Depuis que nous foulons cette terre, nous la sentons plus invincible ; il nous semble que nous participons à son âme obstinée, à son héroïsme têtue.

C'est ici qu'il faut revenir, si l'on a désespéré, pour reprendre espoir. Il règne, dans cette longue plaine que l'Yser encercle, une grâce et une force. Les pleurs montent aux yeux en même temps que le courage revient au cœur.

Souvenir.

Voici deux mois que j'ai attendu cette nuit. Aux Belges qui me lisent, j'ai dit depuis deux mois ce que je savais du pays qu'ils avaient dû quitter. Je leur ai dit — ce qu'ils sentaient bien — que la patrie n'était point morte ; qu'au contraire, plus vivante que jamais, elle grandissait chaque jour aux yeux du monde. Je leur ai décrit, sur le rocher hospitalier de Sainte-Adresse, l'action bienfaisante de ceux qui l'incarnent ; je leur ai raconté comment, parcourant cette France qui les a reçus les bras ouverts, j'avais vu la pitié la plus affectueuse et le plus noble respect entourer nos réfugiés et nos

militaires blessés ; j'ai partagé avec eux l'exaltation qu'éveille la vue de nos recrues, petits soldats animés du patriotisme le plus pur — je voulais pouvoir leur prédire le bonheur qu'ils goûteront le jour où, après leur patiente et douloureuse épreuve, ils rentreront dans leur pays.

Tout s'abolit en ce moment et tout ressuscite. On oublie toutes les souffrances : on ne pense qu'à toutes les gloires. Et les souffrances, tout à coup, apparaissent glorieuses comme des victoires. Tout ce que l'on a souffert dans sa chair, dans son âme, dans son sol, apparaît — ce qui est la réalité même — comme une parcelle de la future grandeur d'une Belgique nouvelle. On revit les fières journées où, à l'offre du marché allemand, tout le peuple frémissant d'indignation a répondu : non ! ainsi que les batailles, et les élans, et les enthousiasmes d'une nation qui se révélait à elle-même. On revit aussi les sombres heures de l'invasion, de la retraite, du pillage et de l'horreur, mais pour ne plus voir dans ces épisodes sanglants que le point de départ d'une sublime revanche. Et l'horizon même et le bruit lointain et continu du combat disent qu'il en est ainsi, puisque peu à peu, pied à pied, en attendant le grand bond qui emportera tout, l'armée belge, aidée d'alliés fidèles, élargit sans cesse la portion libre de notre terre.

Patience.

J'y suis rentré un instant : le moment ne peut tarder où j'y rentrerai pour toujours.

Mes frères, qui, moins heureux que moi, ne pouvez, de temps à autre, reprendre force en touchant le sol natal, mes frères dispersés, vous y rentrerez tous ! La patience n'est jamais vaine, l'épreuve supportée fièrement porte son fruit. Pratiquons encore la vertu d'attendre. Nos amis de France et d'Angleterre nous rendent souvent bien facile la pratique de cette vertu. Songeons que le temps travaille pour nous, et que cette pensée nous aide à porter le poids du temps ! Ce ne sera pas seulement par cette route, ce sera par tous les chemins de nos frontières que nous accourrons au matin de la délivrance vers nos foyers retrouvés. Et les villages libérés et les petites villes blessées lèveront en un cher appel leurs silhouettes à l'horizon, comme Furnes, dont je devine, au bout de cette chaussée blanche, le bouquet de tours dans la nuit.

Pierre Nothomb.

Le cardinal Mercier est-il prisonnier ?

Sans qu'on en ait encore une confirmation officielle, le bruit court que le cardinal Mercier serait arrêté pour avoir tenu un fier et courageux langage, et avoir proclamé que les Belges ne devaient à l'Allemagne « ni allégeance, ni obéissance. »

Le cardinal Mercier devait célébrer dimanche dernier la grand'messe à la cathédrale d'Anvers, mais il en fut empêché et fut remplacé par le curé doyen d'Anvers, le P. Rutten, ecclésiastique très populaire, qui dit dans son sermon : « Anvers appartient toujours aux Anversois. S. Em. le cardinal Mercier, qui devait venir, a été empêché par certaines circonstances extraordinaires. »

Des officiers allemands occupaient les premières stalles, de nombreux soldats allemands assistaient à l'office.

Le Times fait remarquer que l'arrestation du cardinal Mercier sera un grand sujet de scandale à Rome, et non seulement à Rome, mais encore parmi les Bavarois, les Autrichiens et tous les catholiques allemands ; il en sera de même en Italie, en Espagne, en Irlande et en Amérique.

Courtrai frappé d'un impôt de guerre

AMSTERDAM, 6 janvier (Dépêche de l'Information). — Une contribution de guerre de 12 millions, dont quatre payables immédiatement, a été imposée, lundi, à Courtrai, bien que la caisse municipale de cette ville soit vide.

Les Allemands en Belgique

Préparatifs de défense de la côte

LONDRES, 6 janvier (Dépêche de l'Information). — Une dépêche de Rotterdam signale que les Allemands ont transporté vendredi dernier, d'Ostende à Hyst, quatre canons de 10 pouces pour la défense de la côte.

Ils enterrent leurs morts par milliers

ROTTERDAM, 6 janvier (Dépêche de l'Information). — Le journal la Belgique annonce que les Allemands ont enterré, ces jours derniers, à Duffel, près d'Anvers, 10.000 de leurs soldats dans de profondes tranchées longeant la voie ferrée.

Renforts allemands en Belgique

AMSTERDAM, 6 janvier (Dépêche de l'Information). — Plusieurs milliers d'hommes du landsturm sont arrivés, hier, à Limbourg, venant d'Allemagne.

La Belgique à Londres

Londres, 5 janvier.

Les Anglais n'ont cure du nouvel an. Cette année, le 1^{er} janvier, c'était *business as usual*. Les boutiques, les magasins, etc., tout était ouvert. Au seuil de cette année 1915, dont ils espèrent avec raison tant de choses, la fin des épreuves, le retour au foyer, le châtement des Barbares, les Belges n'allaient-ils pas marquer d'une pierre blanche et d'un peu de joie les premières heures vécues de l'an nouveau?... Les Anglais y ont pourvu. Ce n'était pas fête pour eux, mais ce devait être fête pour ceux dont ils respectent le caractère et les habitudes, et, partout, de touchantes petites cérémonies s'organisèrent, afin de donner aux hôtes la sensation du home le jour de l'an *as usual*.

Il fallait, pour vingt-quatre heures, oublier les tristesses, les tourments, les regrets, les inquiétudes, ne pas penser, par exemple, à ces pauvres épouses, à ces mères qui viennent d'arriver ici sous condition, pour retrouver leur mari, leur fils blessés et qui doivent retourner en Belgique, où les attend l'autorité allemande, qui leur a délivré un sauf-conduit sous la réserve qu'elles reviendront dans le pays occupé ; il fallait ne pas penser au présent, ne voir que le bel avenir et franchir, dans une atmosphère de réchauffante gaieté, les premiers instants de l'an nouveau.

Les Anglais ont fait de leur mieux, et, comme ils ont plus de bon cœur que d'imagination, le premier de l'an, dans nombre de maisons, on a tout bonnement rallumé l'arbre de la Noël. Si bien que, cette année, Londres a connu pour ainsi dire deux Christmas, l'une pour les Anglais et l'autre pour les Belges. Cet arrangement ingénieux portait d'ailleurs parfaitement sa marque britannique : générosité, simplicité et sens pratique.

J'ai pris part à une de ces petites festivités données en l'honneur des hôtes belges pour le début de 1915, au milieu des membres de l'Interpreting Department of the Women's Emergency Corps, qui compte parmi ses plus énergiques et bienfaisantes promotrices, la grande actrice, Lena Ashwell. C'était dans Baker Street, à deux pas de Mme Tussand, dont les figures de cire évoquent, en ces jours tragiques, toutes les horreurs de la guerre, dans les salles de Bedford College, prêt à l'œuvre de secours et d'hospitalisation anglo-belge, que le jour de l'an belge était célébré.

Dans la journée, cent cinquante enfants vinrent se réunir autour d'un gigantesque sapin tout rutilant de lumière électrique et couvert de jouets. Les enfants de l'Afrique du Sud avaient fourni les jouets pour les petits Belges. Les fillettes du Durban avaient envoyé un lot de petits vêtements dans les poches desquels chacune avait mis un mignon billet de compliment et de souhaits pour le lointain petit ami inconnu auquel il serait destiné et une pièce de 6 pence. Autour de l'arbre, ce fut la joie et les rires. Les petits et les petites amies retrouvaient leur réjouissance annuelle, des cadeaux, l'entrain d'une fête, des surprises, de la musique, des friandises. C'était bien pour eux le jour de l'an *as usual*.

Le soir, ce fut le tour des parents. Les artistes anglais avaient organisé un concert, une soirée avec un programme ingénieusement varié : de la musique, des chants, des danses, un prestidigitateur, des récitation patriotiques, etc. Devant un auditoire de Belges, presque tous décorés à la poitrine du petit drapeau national, les « numéros » se succédèrent acclamés. Disons, pour notre amour-propre français, que les plus applaudis furent une poésie de Paul Déroulède et une chansonnette du répertoire de Mayol. On se serait cru à Paris ou à Bruxelles. Au premier rang, deux soldats canadiens, robustes gaillards en kaki, applaudissaient à tout rompre. Le concert terminé, les hôtes belges furent conduits auprès d'un buffet parfaitement servi et, en pénétrant dans la salle où les rafraîchissements étaient offerts, chacun d'eux se trouvait gratifié d'un souvenir, un bibelot quelconque, entouré d'une faveur aux couleurs belges. Le cadeau du nouvel an, reçu au milieu des remerciements, des vœux exprimés, d'un courant contagieux de bonne humeur vaillante, d'un brouhaha d'allégresse irrésistible. Et cette joie du 1^{er} janvier, cette halte au milieu des sombres jours, ce rayon de lumière perçant les brumes de ce lugubre hiver, les Belges les devaient aux Anglais. De quel cœur, après la Brabançonne et la Marseillaise, fut entonné le *God save the King!*

Dehors, c'étaient la pluie, la boue, le froid, l'établissement de Mme Tussand dans l'ombre où sommeillaient les mannequins, effigies de tragiques réalités. Les placards des journaux annonçaient des nouvelles... qu'importe, ce soir-là, les Belges et Londres ont eu leur jour de l'an *as usual*.

Thérèse Pierre-Berton.

Dans les Théâtres

Chaque théâtre devra verser un minimum de 15 0/0 à une œuvre de bienfaisance.

A la Comédie-Française. — A 1 h. 30, la Fille de Roland...

A l'Opéra-Comique. — A 1 h. 30, pour la première représentation de l'abonnement du jeudi, série bleue, Manon...

Au Théâtre-Lyrique de la Gaité. — A 2 heures, les Cloches de Corneville...

Au Châtelet. — A 2 heures, Michel Strogoff.

Au Trianon-Lyrique. — A 2 heures, les Dragons de Villars...

Où ils sont. — M. Edmond Clément, le réputé ténor, engagé volontaire comme automobiliste au 13^e régiment d'artillerie à Bordeaux...

Réduction de droits d'auteur. — L'Officiel a publié hier matin un décret aux termes duquel la Société des comédiens français est autorisée à traiter de gré à gré avec les auteurs en vue d'obtenir des réductions sur la partiel premier du décret du 19 novembre 1859.

Au théâtre Antoine. — Samedi 9 janvier, quatrième matinée au bénéfice des Ardennais, avec, entre autres concours, ceux de M. Alfred Capus, de l'Académie française (causerie); de Mmes Chenal, qui chantera la Marseillaise et la Prière de la Tosca; Polaire, etc., etc., et de MM. Huguenet, Gémier, etc., etc.

Communiqués

Le conseil de la Société des Etudes coloniales et maritimes vient de se réunir sous la présidence du vice-amiral Besson et a exprimé plusieurs vœux qui seront transmis au gouvernement.

A la maison de santé de Saint-Mandé ont été distribués, ces jours-ci, des jouets et des vêtements à 500 enfants pauvres de réfugiés. Cette réunion était organisée par Mme Charles Herouët, qu'assistaient Mmes Lenthéric, Challes, Mouchotte et Pigeon.

Mlle Boudard a pris à sa charge soixante enfants d'Auxerre dont elle assure la vie matérielle avec un dévouement superbe.

L'Œuvre d'assistance aux soldats (22, boulevard des Capucines) demande à tous des vêtements usagés et des chaussures pour les réformés de la guerre.

Le comité directeur de la Ligue nationale antiaustro-allemande a décidé que sa première assemblée générale statutaire aurait lieu le lundi 11 courant, à 2 heures, à l'Hôtel des Chambres Syndicales, 10, rue de Lancry.

La question du charbon

La Chambre syndicale nous informe qu'elle nous adressera chaque quinzaine un communiqué établissant les prix que doivent payer les ménagères chez leurs fournisseurs habituels :

Table with 4 columns: Cours du 4 janvier 1915 comparés aux cours du 4 janvier 1914, 1914, 1915. Rows include Anthracite anglais, Tête de moineau, Gailletins, etc.

La Bourse de Paris

DU 6 JANVIER 1915

Les cours conservent à peu près leur niveau précédent dans l'ensemble; notre Rente, cependant, poursuit sa progression régulière depuis quelques jours et s'attribue encore un quart de point.

Table with 3 columns: FONDS D'ETAT ET VILLES, BANQUES, CHEMINS DE FER. Rows include SERBE 5 0/0 1902, UNION PARISIENNE, EST, LYON, ORLEANS, etc.

Table with 2 columns: VALEURS METALLURGIQUES, VALEURS DIVERSES. Rows include FORGES DE LA MARINE, RIO TINTO, BOLEO, etc.

Table with 2 columns: MARCHÉ EN BANQUE, ACTIONS, OBLIGATIONS. Rows include MALACCA, CAOUTCHOUC, MOSCOU 5 0/0, etc.

TIRAGES FINANCIERS

Foncières 1879. Le numéro 273790 est remboursé par 100.000 francs. Le numéro 367827 est remboursé par 100.000 francs. Le numéro 199456 est remboursé par 25.000 francs.

Table with 6 columns: Numbers and amounts for Foncières 1879. Rows include 456395, 1181677, 763176, etc.

Foncières 1913. Le numéro 127044 est remboursé par 100.000 francs. Le numéro 771698 est remboursé par 25.000 francs. Les deux numéros suivants sont remboursés chacun par 5.000 francs : 530985, 102135.

Table with 6 columns: Numbers and amounts for Foncières 1913. Rows include 885604, 886379, 773591, etc.

"LE PARAPLUIE DU SOLDAT"

29, Rue de Richelieu, 29, PARIS. Grande COUVERTURE imperm. formant pèlerine 10 et 15 ft. COUVRE-NUQUE imperm. av. protège-nuque, 3 et 4 ft. COUVRE-NUQUE imperm. av. pèlerine 30 cent. 6 et 7 ft.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont adressées immédiatement et sans aucun retard par ses lecteurs.

FABRICATION FRANÇAISE

CHRONOMÈTRES

LIP

Les meilleures montres de précision. Exiger la marque LIP chez les Horlogers.

C'est aujourd'hui que commence à paraître l'Histoire illustrée de la Guerre de 1914 Par Gabriel HANOTAUX de l'Académie française

Cet ouvrage, impatientement attendu, même à l'étranger, est édité sur papier de luxe, dans le format 25 x 32. Chaque fascicule contiendra 24 pages, illustrées de splendides gravures et placées sous une couverture en papier feutre.

Prix du Fascicule : UN franc

Il paraîtra un fascicule tous les jeudis et l'ouvrage comprendra au moins 52 fascicules de 24 pages, constituant ainsi quatre magnifiques volumes.

Il n'y a pas de Français qui ne voudra posséder cette histoire du plus formidable conflit de tous les temps. La personnalité de l'auteur, M. G. HANOTAUX, ex-ministre des Affaires étrangères, le nombre et la beauté des illustrations qui accompagneront le texte, suffisent pour en assurer le succès.

Le 1^{er} fascicule est en vente chez tous les libraires, les principaux marchands de journaux et dans les bibliothèques des gares.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT. Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

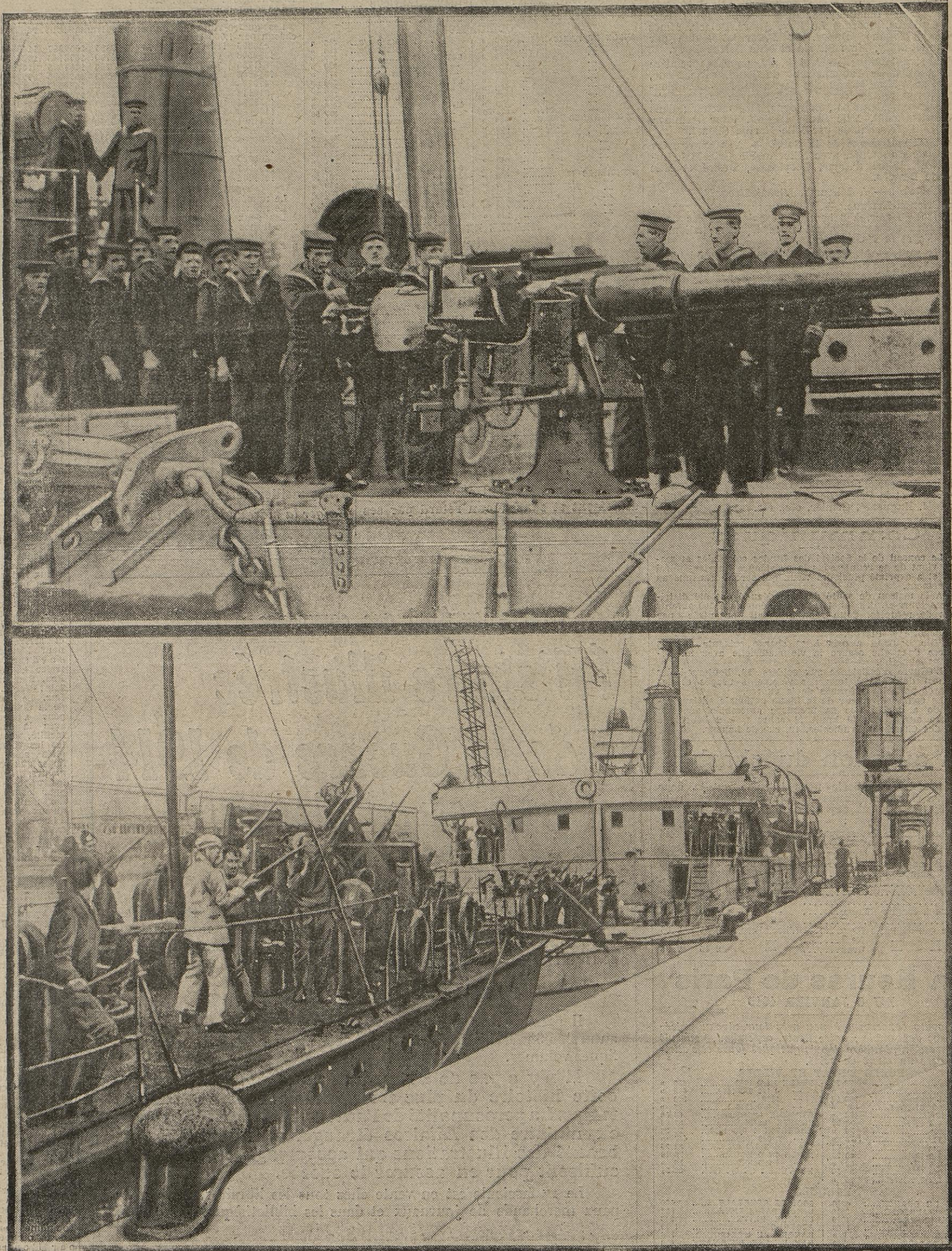
L'HIVER AUX PYRENEES ET A LA COTE D'ARGENT

Les communications par voie ferrée continuent à s'améliorer, ce qui est d'un excellent augure pour la reprise des affaires. C'est ainsi qu'il convient de féliciter la Compagnie d'Orléans du nouvel et très méritoire effort qu'elle vient de faire en ce sens. Elle lance désormais trois nouveaux trains express par jour, qui partent du qual d'Orsay à 8 h. 40 le matin, 20 heures et 21 h. 50 le soir, et arrivent en neuf heures à Bordeaux, en treize heures à Pau, Biarritz et Saint-Jean-de-Luz. Le retour de la Côte-d'Argent s'effectue avec la même facilité, et toutes les commodités sont offertes aux voyageurs, depuis les wagons-lits, pour les trajets de nuit, jusqu'aux voitures directes des trois classes entre Paris, Pau et Hendaye-Irun. Nul doute que le trafic général n'en reçoive une heureuse impulsion.

AVIS AUX EVACUES DU PAS-DE-CALAIS ET DE L'OISE

Le directeur des postes et télégraphes du Pas-de-Calais, à Boulogne-sur-Mer, prie les évacués de ce département de vouloir bien lui indiquer leur nouvelle adresse, afin qu'il leur fasse réexpédier leur correspondance. Les demandes devront lui être adressées, sans être affranchies, à Boulogne-sur-Mer. Le directeur des postes et télégraphes de l'Oise rappelle aux évacués de ce département habitant les communes en core occupées par l'ennemi que leur correspondance pourra leur être réexpédiée dès qu'ils auront fait connaître leur nouvelle adresse. Les demandes devront lui être adressées, sans être affranchies, à Beauvais.

LA FLOTTE ANGLAISE DANS LE NORD



C'est toujours avec la plus grande activité que des unités de guerre de la marine britannique surveillent les côtes françaises et belges. Elles capturaient dernièrement encore plusieurs transports allemands et mettaient en fuite les avions ennemis. En haut, la manœuvre d'une pièce à bord d'un croiseur. En bas, les marins donnent la chasse à un Taube.